

# **ÉVOLUTION DE L'ART MILITAIRE**

## **TOME I**

*Alexandre Svetchine*

## CHAPITRE SEPT

### Armées de mercenaires

**Impuissance des milices féodales.** Depuis le début du XVe siècle, parmi les hautes sphères dirigeantes, qui observaient les succès des Suisses, s'était instaurée la conviction de l'impuissance de la milice féodale — le seigneur avec sa suite — face à une force armée organisée selon le modèle suisse. Partout, des tentatives de réforme militaire furent entreprises. Les éditions d'auteurs latins et grecs consacrées à l'histoire militaire et à l'art de la guerre attiraient l'attention de tous les dirigeants réfléchis. Charles le Téméraire, duc de Bourgogne, qui menait la guerre contre les Suisses, était un fervent admirateur d'Hannibal et emportait avec lui, en campagne, des ouvrages consacrés à Hannibal. Les instructions de Charles le Téméraire portent l'empreinte d'une pensée tactique presque moderne. Cependant, Charles le Téméraire faisait fonctionner sa force armée à partir d'éléments féodaux, qui ne pouvaient être convertis en unités régulières. Le fondement de son armée restait la lance du fantassin et sa suite de différentes armes. Malgré des améliorations significatives dans la technique, dans l'élévation de la discipline, et une excellente artillerie, dans des batailles décisives, Charles le Téméraire subissait de graves défaites face aux Suisses. L'attitude sceptique du milieu militaire, fidèle à la routine, envers l'érudition de Charles et ses réformes se manifesta dans l'exclamation du bouffon de cour au moment de la fuite de l'armée vaincue à Grandson : « voilà nous en avons terminé avec Hannibal ». Ce scepticisme à l'égard de la formation militaire se reproduira fréquemment dans l'histoire moderne. Mais les conditions de l'époque de la Renaissance et de la Réforme favorisaient l'étude continue de l'art militaire de l'Antiquité classique, et les succès des Suisses rendaient cette réforme militaire indispensable.

La conscience de l'impuissance des milices féodales a conduit à transférer le centre de gravité de l'organisation des forces armées aux mercenaires. Cependant, le recours aux troupes mercenaires posait de grands inconvénients. Ces derniers se faisaient le moins sentir en Angleterre, qui mène des guerres outre-mer et pour laquelle la question très désagréable de la démobilisation des bandes enrôlées ne se posait pas : celles-ci restaient sur le territoire français. Les mercenaires anglais ne pouvaient pas former une ligue politique.

**Les condottieres.** La situation était différente en Italie. D'abord dans la lutte contre les Hohenstaufen pour l'indépendance, puis dans une lutte incessante entre eux-mêmes et les luttes armées entre les factions au sein des villes, face à l'insuffisance des milices municipales, les villes italiennes se tournèrent de plus en plus vers les mercenaires. Ces derniers, ayant fait de la guerre un métier, passant d'un service auprès d'un centre politique à un autre, furent complètement déclassés et se constituèrent en organisations particulières, acquérant un poids politique énorme. À leur tête se trouvait le condottiere, c'est-à-dire le chef, qui recrutait une troupe et, en tant qu'entrepreneur, cherchait pour elle le service le plus avantageux. L'intensification de la guerre civile créait de nombreux exilés politiques qui complétaient les rangs des mercenaires. Le pouvoir des condottieres sur ces bandes d'exilés ou d'aventuriers augmentait avec le temps — une bande qui était à l'origine une organisation fraternelle se transformait en troupe, principalement montée, entretenue et entièrement dépendante de son chef. Une situation se créa, rappelant celle des princes allemands avec leurs troupes au service de l'Empire romain en décomposition, situation qui, dans les deux cas, conduisit à la prise du pouvoir par les chefs de guerriers professionnels.

Les armées de condottieres ont incontestablement démontré leur supériorité sur les milices féodales. Vilani, décrivant le affrontement des mercenaires avec la chevalerie napolitaine dès 1349, affirme qu'il n'y a même pas eu de combat, mais simplement la capture

de barons et de riches chevaliers, pour lesquels on pouvait obtenir une bonne rançon. Les armées de condottieres restaient principalement montées et petites, car chaque personne supplémentaire était un fardeau pour le condottiere; il fallait non seulement le nourrir, mais aussi lui attribuer sa part du butin.

La domination des condottieres aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles représente une époque d'essor de la Renaissance. De nombreux condottieres, devenus tyrans sédentaires de grandes villes, se sont révélés être des bienfaiteurs de la renaissance des sciences et des arts. Sur le plan militaire, il faut noter un grand bond en avant : les idées antiques refont surface dans la tactique et la stratégie, une vaste littérature militaire naît ; au lieu du protocole informe de la chronique médiévale, se crée un récit militaire cohérent, certes pas exempt de parti pris. Chapitre septième. La science militaire renaît : de la première école militaire d'Alberico Barbiano, selon l'expression d'un contemporain, les héros sortaient comme d'un cheval de Troie.

Les patriotes italiens attaquaient féroce­ment les condottieri, avec le génial Machiavel à leur tête. Dans les armées mercenaires, qui n'étaient pas animées par un sentiment civique, ils voyaient la ruine de l'Italie, sa fragmentation, et l'usurpation du pouvoir par des tyrans dans ses républiques libres ; les patriotes aspiraient à l'idéal de la milice romaine. On accusait les condottieri d'être des « bourreaux ». Un tel bourreau était, par exemple, le duc allemand Werner Ürslingen (Guarnerio), qui avait choisi pour devise : « ennemi de Dieu, de la compassion et de la miséricorde ». Cependant, les condottieri italiens se distinguaient souvent par une idéologie originale, à la fois chrétienne et patriotique. S'il y avait parmi eux des hommes durs (le célèbre nom Sforza signifiant « violeur »), les conditions de guerre et les relations avec les employeurs qui les engageaient expliquent cela. Lorsque le pape Sixte IV apprit que le condottiere qu'il avait engagé, Robert Malatesta, avait remporté une victoire complète, il ordonna de le faire tuer.

De telles relations suscitaient bien sûr chez le condottiere, lors des opérations, la pensée—non seulement de vaincre l'ennemi, mais aussi de protéger ses propres intérêts et ceux de l'armée de l'autorité qui les avait engagés. Machiavel et d'autres patriotes accusaient les condottieres de retarder la guerre pour ne pas se retrouver sans travail, comme un avocat malhonnête prolonge un procès, qu'ils cherchaient à faire des tours de passe-passe, que leurs combats entre eux restaient sans effusion de sang et que leurs victoires avaient un caractère illusoire. Il est incontestable qu'une certaine recherche de virtuosité, de l'art pour l'art, est caractéristique des condottieres. Mais ils ont également donné naissance à des opérations réfléchies, à une tactique réfléchie, en lieu et place de la tactique et de la stratégie anarchiques du Moyen Âge ; ils prêtaient une attention particulière au bon approvisionnement de l'armée, car le soldat ne servait qu'un condottiere qui le pourvoyait bien—et lorsque surgissait un danger pour le condottiere lui-même, comme ce fut le cas lorsque les Florentins se lancèrent contre Castruccio Castracani, les condottieres savaient mener des combats très sanglants.

Malgré le triste souvenir de la destruction et de la fragmentation laissée par les condottieres, en comparant leurs armées, du point de vue de l'art militaire, avec la milice féodale, nous devons reconnaître que c'était un pas en avant.

**Démobilisation.** Mais le mercenariat devait être organisé par l'État et non entre les mains de particuliers ou représenter des collectifs indépendants. L'horreur du mercenariat résidait dans le fait que, lorsque la guerre se terminait, le mercenaire déclassé, s'il n'était pas un chevalier-propriétaire terrien, ne trouvait pas sa place. Avec les compétences acquises à la guerre, le paysan n'était plus apte à être serf ; en ville, le démobilisé était regardé avec méfiance. La démobilisation représentait des difficultés insurmontables. Le principal marché du mercenariat était la Flandre (en particulier le Brabant, d'où venaient les Brabançons), car dans ce coin de l'Europe il était facile de recruter à la fois pour l'Allemagne, la France et l'Angleterre. Dès 1171, un accord mutuel avait été conclu entre Frédéric Barberousse et le roi de France Louis VII pour ne pas tolérer dans leurs États « des hommes sans gloire, appelés

Brabançons ou Cotelles ». Aucun de leurs vassaux ne devait permettre à une telle personne (c'est-à-dire un ancien mercenaire) de se marier sur leurs terres ou de prendre un service permanent. Pour avoir fourni du travail ou un logement au démobilisé, l'évêque excommunait, et les voisins forçaient à chasser le démobilisé. Huit ans plus tard, le Concile de Latran menaçait de châtiments sévères tous les mercenaires de toutes catégories et nationalités, et en 1215, la Grande Charte des Libertés interdisait entièrement le mercenariat.

**Guerre de compagnie.** Dans ces conditions, les mercenaires appelés à participer à chaque guerre se regroupaient malgré eux en compagnies étroitement soudées, comme des hommes que la démobilisation mettait hors la loi. La France se retrouvait dans une situation particulièrement difficile pendant les interruptions de la Guerre de Cent Ans; pour résister aux troupes anglaises, les Français étaient obligés de créer également de nombreuses unités mercenaires. Pendant les périodes de trêve de la guerre sur le territoire français, on trouvait des compagnies anglaises et françaises mises hors la loi mais solidement unies, qui fonctionnaient comme des sortes de sociétés par actions (la bande dirigée par le protope Arnaud de Cervole s'appelait précisément « société pour le profit »), partageant le territoire et pillant chacune sa zone. En 1362, lorsque des milices féodales furent mobilisées contre eux, les compagnies se rassemblèrent près de Lyon à environ 15 000 combattants et, lors de la bataille de Brignais, infligèrent une défaite écrasante au comte de Tancarville et aux milices de Bourgogne, Châlons et Lyon. Les compagnies de brigands démontrèrent un niveau supérieur à celui des féodaux en matière d'art militaire: les forces royales furent encerclées, repoussées, et la bataille fut décidée par une attaque sur le flanc; les bandes avançaient en rangs serrés, «comme une brosse». Lorsqu'il était impossible de neutraliser les bandes de mercenaires par la force, le seul moyen de s'en débarrasser était de les appeler à une nouvelle guerre — les attirer vers une croisade contre les Turcs ou les envoyer en Espagne pour soutenir un prétendant au trône royal.

**Compagnies d'ordonnance.** À la fin de la Guerre de Cent Ans, les souffrances endurées par le peuple français à cause des mercenaires au chômage atteignirent leur maximum. Naturellement, les premières mesures de réforme militaire furent entreprises en France. Le brillant homme d'État, représentant de la bourgeoisie nouvellement émergente, Jacques Cœur, proposa et fit adopter en 1439, lors de la réunion des États généraux à Orléans, la mesure suivante : prendre la meilleure moitié des bandes de pillards à la solde, les transformer en troupes permanentes et, avec leur aide, éliminer l'autre moitié, la plus désordonnée et criminelle. Mais l'ordre féodal médiéval ne connaissait pas d'armée permanente, à l'exception de quelques gardes du corps du souverain ; l'État médiéval, qui ne percevait pas d'impôts, n'avait pas de moyens pour entretenir une armée permanente. En proposant de donner au roi le droit d'entretenir une armée permanente et de percevoir des taxes auprès de la population pour son entretien, Jacques Cœur porta un coup sévère à l'ordre médiéval et posa les fondations des siècles nouveaux et, avec eux, de l'absolutisme royal. La crainte des mercenaires força l'acceptation de cette proposition ; en 1445 parurent les ordonnances qui légalisèrent l'existence de 15 compagnies. Ces 15 compagnies d'ordonnance (c'est-à-dire existant par ordre royal) reçurent une organisation conforme à la tactique médiévale ; chaque compagnie était composée de 100 lances, avec 4 combattants et 2 écuyers chacun (cavaliers et piétons ensemble) ; le chef de la compagnie, ancien capitaine de bande, devint appelé capitaine royal. Chaque province où stationnait une compagnie d'ordonnance devait la ravitailler en nourriture. Par lance, étaient prévus chaque mois 2 moutons et la moitié d'une carcasse de bétail ; une fois par an — 4 porcs. De plus, chaque soldat recevait annuellement 2 barils de vin et 11 ½ sacs de grains ; pour chaque cheval, 4 charrettes de foin et 12 sacs d'avoine par an ; pour l'entretien et l'éclairage, chaque soldat recevait 20 livres par mois de la province.

Le mercenariat constituait le stade le plus élevé par rapport à la milice féodale ; mais des contradictions internes du mercenariat, mobilisé uniquement pour la guerre, naquit la

première armée permanente de 9 000 soldats. Et la première mission d'une armée permanente, née avec l'avènement de la paix, fut le front intérieur : l'ennemi n'était pas extérieur, mais intérieur. Les compagnies d'ordonnances ne sont que la première étape de l'institution. Le premier impôt fut établi pour une seule année, à hauteur de 1 200 000 livres. Par la suite, Charles VII augmenta cet impôt à 1 800 000 livres par sa propre autorité. Le plein développement des armées permanentes ne fut atteint que deux cents ans plus tard, au XVII<sup>e</sup> siècle, lorsque l'économie de l'Europe atteignit son niveau le plus élevé.

**Lances brisées.** Alors que les compagnies de cavalerie de l'ordonnance constituaient une partie permanente existante, toute l'infanterie continuait à être engagée uniquement en cas de guerre, car l'État ne disposait pas encore des moyens pour « maintenir même un cadre d'infanterie en temps de paix ». La cavalerie était donc appelée à la fin du XV<sup>e</sup> siècle «ordinaires», et l'infanterie « extraordinaires ».

Il était très difficile de gérer des bandes d'aventuriers français en raison de leur indiscipline, de leur tendance à la révolte et au pillage. Le commandement des bandes était confié aux chevaliers les plus connus, populaires, respectés et expérimentés : ainsi, par exemple, le commandement de 1000 aventuriers fut confié à Bayard, le « chevalier sans peur et sans reproche » ; ce dernier déclara modestement que commander une troupe de mille hommes dépassait ses forces et demanda à ne commander que 500 aventuriers. Au début du XVI<sup>e</sup> siècle, Louis XII tenta de renforcer socialement cette infanterie en assignant dans chaque compagnie, pour un double salaire, 12 pauvres chevaliers. C'étaient les soi-disant « lances brisées » (« *Lancia spezzata* »), c'est-à-dire des chevaliers démunis et sans chevaux, qui ne représentaient plus de véritables lances.

**Tireurs libres.** Les tentatives de formation d'une infanterie nationale, sur le principe de la milice, à la fin du XV<sup>e</sup> et au début du XVI<sup>e</sup> siècle, sont assez compréhensibles. Cela était encouragé par la familiarisation avec les écrivains antiques, qui étaient si admiratifs de la milice romaine. Cette expérience a été réalisée en France et en Italie, où Machiavel en était l'âme. Cependant, les conditions sociales pour la formation d'une milice faisaient défaut : au lieu d'une union entre la ville et la campagne, cette dernière était dominée par le servage, le concept de discipline romaine était absent, et l'État était encore faible.

En 1448, le roi de France Charles VII a publié un édit, issu du fier désir « de ne pas faire appel aux services des autres, mais seulement de nos sujets », et exigeant que tous les 50 chefs de famille - bourgeois choisissent parmi eux un archer, qui était exempté de tous impôts (au lieu d'un salaire) et était ainsi appelé l'archer libre. Les archers libres devaient se procurer des armes et s'exercer au tir à l'arc ; ceux qui ne pouvaient pas se procurer le nécessaire devaient être aidés par les chefs de famille qui les avaient élus. Ils étaient regroupés en compagnies sous le commandement d'un capitaine nommé par le roi, qui pouvait les rassembler de temps en temps pour des inspections et des exercices. Le salaire—4 francs par mois—ils ne commençaient à le recevoir qu'au moment du départ en campagne.

Sous le règne de Louis XI, cette force armée, basée sur le tiers état, se développa davantage. Elle constituait un soutien fiable du pouvoir royal dans la lutte contre les féodaux. Louis XI exigeait l'armement universel des hommes capables de porter des armes parmi la population urbaine. Sous peine de pendaison en cas d'absence, tous les Parisiens armés devaient se présenter aux inspections organisées par le roi. Lors de l'inspection de 1467, les contemporains comptaient 80 000 personnes, et en 1474—même 100 000. Cependant, la classe dominante, la noblesse, percevait clairement la direction de cette méthode de constitution de la force armée contre elle. Les tirs libres étaient ridiculisés, ils étaient appelés "tireurs de poules", "taupes libres", etc. La réconciliation du pouvoir royal avec la noblesse rendait les tirs libres indésirables pour la monarchie elle-même. La faible capacité de combat des tirs libres se manifesta lors de la bataille de Guinegate (1479) contre l'armée bourguignonne de Maximilien, composée de mercenaires agissant déjà selon le modèle suisse. La défaite qui s'ensuivit entraîna la dissolution des tirs libres.

La lutte acharnée que François Ier (1515-1547) mena contre l'immense empire de Charles Quint, l'échec subi par lui en Italie avec l'infanterie mercenaire, le forcèrent en 1534 à tenter encore une fois d'organiser une infanterie nationale française. Le manque de moyens fit renaître le type d'infanterie de milice. L'adoration des modèles antiques de la milice romaine, encore peu étudiée, expliqua le nom glorieux attribué aux unités formées : légion. Au total, sept légions furent constituées, pour un nombre total de 50 000 hommes ; chaque légion se composait de six bandes ; l'expérience malheureuse avec les arquebusiers libres obligea à accorder une attention particulière aux armes blanches — les bandes étaient composées de 800 piquiers et seulement 200 arquebusiers.

En substance, il s'agissait d'une organisation purement milicienne de l'infanterie paroissiale ; un service fictif dans la légion d'une durée de 4 à 5 mois dispensait le paysan des impôts, obligeait les propriétaires terriens à le regarder avec méfiance, mais ne faisait pas du paysan un soldat. La classe dominante traita les légions paysannes encore plus hostilement que les francs-archers bourgeois. L'ambassadeur vénitien à la cour française, Justiniani, rapporta en 1537 : « ces légionnaires français, tant loués, ont complètement échoué. Ce ne sont guère que des hommes ayant grandi dans l'esclavage, incapables de manier les armes. Passant immédiatement de l'esclavage complet à la liberté et à l'indiscipline en guerre, ils, comme c'est souvent le cas dans de tels changements brusques, ne veulent pas obéir à leurs chefs. Les nobles français se plaignent donc à Sa Majesté que, confiant les armes aux paysans et les libérant de leurs anciens devoirs, ils les ont rendus indisciplinés et obstinés ; et la noblesse a perdu ses privilèges, tandis que, dès lors, les paysans pourraient rapidement devenir nobles et les nobles devenir vils ».

L'histoire des légions nous convainc que cette caractérisation pessimiste des légions, reflétant la haine de classe à leur égard, donne néanmoins une évaluation correcte de leur capacité opérationnelle. En 1536, lors de la campagne en Savoie, il a été nécessaire de dissoudre la légion du Dauphiné pour manque de discipline et violences envers la population. En 1542, après l'échec près de Perpignan, la légion du Languedoc a déserté en totalité jusqu'au dernier homme. En 1543, les légions de Champagne et de Normandie, au nombre de 10 000, devaient défendre la forteresse de Luxembourg. Mais comme l'ennemi réussit à retarder l'approvisionnement en vivres et que les rations dans la forteresse furent réduites, les légionnaires, avant même l'arrivée de l'ennemi, désertèrent. Il ne restait que 300 hommes et la forteresse tomba sans combat aux mains des Impériaux. La même chose se reproduisit à Boulogne en 1545.

Depuis 1544, les légions ne sont plus incluses dans les armées de campagne. L'obligation pour la population de servir dans la légion a été remplacée par un impôt, appelé « solde de 50 000 fantassins ». Les légions sont restées en tant que milice d'État sur le papier, et avec l'argent collecté à leur place, le gouvernement a eu recours à l'engagement pour « créer des guerriers courageux et des chefs valeureux ». Il n'a été possible de créer l'infanterie nationale française qu'un siècle plus tard, dans le cadre caserné d'une armée permanente.

**Landsknechts.** Les conditions de la vie d'État en Europe occidentale aux XVI<sup>e</sup>, XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles ne permettaient de former une force armée satisfaisante qu'en recourant au mercenariat. Le modèle d'infanterie était fourni par les Suisses, mais les imiter n'était pas facile, car les Suisses ne disposaient ni de règlements ni d'instruction militaire. La technique de formation du soldat au XVI<sup>e</sup> siècle restait peu développée. Pour la première fois en dehors de la Suisse, la tâche de créer une infanterie régulière, structurée en unités tactiques, fut résolue en Allemagne par l'empereur Maximilien. Les États, encore pauvres économiquement, ne pouvaient pas maintenir de troupes permanentes. Les soldats étaient enrôlés un jour et partaient en campagne le lendemain. La littérature du XVI<sup>e</sup> siècle ne disait rien de l'instruction et de l'éducation du soldat. Les règlements ne contraignaient pas le dernier à participer aux exercices de terrain. Dans ces conditions, rassembler en quelques jours des mercenaires recruter ne pouvait se faire que si ceux-ci étaient de véritables professionnels,

n'ayant aucun intérêt national, politique ou religieux en dehors des affaires militaires. Ces professionnels furent précisément les *landsknechts* créés par Maximilien. Les *landsknechts* firent pour la première fois leur apparition dans le conflit de Maximilien contre les villes bourguignonnes (1482-1486). Le mot "*landsknecht*" signifiait un agent de l'autorité judiciaire, quelque chose entre un gendarme et un huissier. Maximilien, voulant souligner qu'il ne faisait pas la guerre, mais seulement réprimait le désordre, nomma la nouvelle infanterie *landsknechts*. Dans la corporation des *landsknechts* se fondirent en un seul ensemble tactique la petite noblesse appauvrie et la chevalerie, ainsi que des aventuriers issus des villes et de la paysannerie.

La fragmentation de l'Allemagne et l'absence de concept de patrie allemande ont favorisé l'apparition de ces artisans de la guerre. Le *Landsknecht*, Allemand, vendait son sang pour de l'argent à un État en guerre contre les Allemands. Le *Landsknecht*, s'il était protestant et que cela lui était avantageux, rejoignait les rangs de l'armée catholique cherchant à anéantir la Réforme à la racine. L'absence de tout autre intérêt et la totale déclasse sociale ont contribué au développement d'un esprit corporatif. Les *Landsknechts* féroces agissaient avec une telle cohésion que les chroniques du XVI<sup>e</sup> siècle ont reflété à tort l'idée de l'existence d'un ordre des *Landsknechts*. La Suisse était entièrement militarisée. Certaines années, jusqu'à 9 à 10 % des Suisses partaient travailler et s'engageaient dans les armées en guerre. En Allemagne, on ne pouvait établir une force comparable à celle des Suisses qu'en recrutant une petite partie des hommes attirés par les affaires militaires. Le nombre de *Landsknechts* que l'Allemagne, forte de plusieurs millions d'habitants, pouvait mobiliser dépassait rarement 14 à 20 mille hommes. Les prédécesseurs des *Landsknechts*, les fantassins mercenaires du XVe siècle, étaient dédaigneusement appelés "*beck*" (chèvre) et ne formaient pas un ensemble tactique. La chronique contemporaine en disait : « morveux et criminel, expérimenté ou inexpérimenté, brave homme et serviteur, jeune et vieux – à peine la moitié d'entre eux était propre au combat ». Les *Landsknechts* débutèrent également leur carrière militaire de manière médiocre, mais progressivement, ils devinrent un matériau de soldat de première classe. Les Suisses étaient les maîtres des apprentis lansquenets. Les lansquenets cherchaient à prouver qu'ils n'étaient pas inférieurs aux Suisses. Les maîtres humiliaient d'abord leurs élèves au combat, puis lorsqu'ils faisaient partie de la même armée, lors du partage du butin. En 1495, on note le premier défilé de lansquenets à Milan. À ce défilé, 6 000 lansquenets sont apparus, formant un carré parfait. En 1499, les Suisses ont de nouveau battu les lansquenets, mais ont conclu avec Maximilien une paix sans aucun avantage ni gain. Parmi les chefs des lansquenets, le plus célèbre fut Georg von Frundsberg, « père des lansquenets », qui laissa un ouvrage tactique très intéressant. Si le versement des soldes était retardé ou si la campagne se déroulait de telle manière que le butin attendu par les lansquenets leur échappait, des mutineries survenaient \*). En 1516, l'empereur Maximilien faillit être assassiné par des lansquenets mutinés lors de la campagne de Milan. En 1527, les lansquenets avancèrent avec succès sur Rome. Le pape se déclara vaincu et conclut une trêve. Les lansquenets, qui comptaient sur un riche butin à Rome, se sentirent trompés et se mutinèrent ; Frundsberg, qui les commandait, fut battu et quitta l'armée, conseillant à un autre chef, le connétable Bourbon, de conduire les lansquenets sur Rome, car ils s'y rendraient de toute façon sans commandement. Malgré la trêve, Rome fut prise d'assaut par les lansquenets et fut livrée à un tel sac qu'aucun vandale ne l'eût produit (Sac de Rome).

L'organisation des troupes mercenaires était, en général, la suivante : le souverain ou, plus souvent, une personne ayant pris en charge l'entreprise de la formation de l'armée, confiait le recrutement à des entrepreneurs de moindre envergure — des colonels connus parmi les artisans de l'art militaire ; ces derniers choisissaient 10 à 18 capitaines et leur confiaient la formation de compagnies, chacune comptant jusqu'à 400 hommes. Au-dessus de toutes ces compagnies, le colonel constituait son régiment, sa propre administration. Il y avait un très petit nombre d'officiers dans les compagnies. Les meilleurs soldats recevaient un

double salaire. La solde habituelle d'un soldat était de 4 florins par mois, d'un capitaine de 40 florins, et d'un colonel de 400 florins ; de plus, le colonel et le capitaine avaient le droit de maintenir des dragons à frais de l'État, c'est-à-dire des gardes du corps. Pour le calcul de la solde, le mois était compté du premier jour jusqu'au combat : chaque bataille ou assaut d'une ville était considéré comme un nouveau mois. Pour le soldat, l'opportunité de piller était souvent plus importante que la solde. Le butin était partagé, à l'exception des canons et de la poudre, qui revenaient entièrement au capitaine. Il y eut des tentatives pour réglementer plus précisément le pillage ; l'électeur de Saxe Jean Frédéric indiquait que dans son propre pays ou dans un pays neutre, les soldats avaient le droit d'emporter des chevaux, mais pas d'autres gros animaux, et pouvaient prendre de la nourriture, mais sans forcer les serrures des placards et des coffres.

Certains souverains ont cherché à retirer aux soldats le salaire qui leur avait été donné, selon un système pratiqué aujourd'hui par certaines usines sous le régime bourgeois à l'égard des ouvriers : des magasins étaient organisés, où les soldats étaient habilement contraints de prendre des produits à des prix élevés. Philippe de Hesse se vantait que le système qu'il avait créé lui rapportait la moitié de l'argent versé en solde.

Un fourrier est apparu, mais il n'avait pas encore l'aspect sévère d'un centurion romain. Pour une certaine protection contre les mutineries des soldats, le mercenaire recruté prêtait serment. Le serment représentait et conservait jusqu'aux derniers temps le caractère d'un double engagement entre le recruteur et le mercenaire. Pour éviter les malentendus, il était recommandé de prêter serment non pas en grandes foules, mais en petits groupes ou individuellement. Le colonel rédigeait pour son régiment un article dans lequel étaient exposés les droits et devoirs du soldat. L'idée de cet article — précurseur des futurs règlements — remonte au règlement des Hussites, rédigé par Jan Žižka. Le mercenaire prenait connaissance de ce précurseur de règlement et jurait de l'observer à la lettre. Le sens principal du serment des articles, très variés dans leur rédaction, était d'obliger le mercenaire à ne pas former de collectif de soldats ou de syndicat professionnel pour défendre ses intérêts. Chaque soldat ne pouvait se plaindre que pour soi-même. Les plaintes devaient être soumises non par la foule, mais par l'intermédiaire des meilleurs soldats élus percevant double solde.

Les articles contenaient généralement des indications selon lesquelles le paiement négligent des soldes ne devait pas provoquer d'impatience et ne justifiait pas le refus d'accomplir les devoirs militaires. Un soldat qui n'a pas reçu l'intégralité de sa solde n'a pas le droit de refuser d'assiéger une ville ou de poursuivre un ennemi en retraite. Les soldats de garnison sont obligés d'effectuer des travaux de construction à caractère défensif. Le soldat s'engage à ne pas résister au proviseur lors de l'arrestation d'un camarade soldat. En cas de bagarre, il n'a pas le droit d'appeler à l'aide ses compatriotes, sa « nation ». Le droit du soldat à se battre en duel était soumis à diverses restrictions dans les articles : parfois, il s'engage à ne se battre en duel que dans un lieu déterminé, parfois seulement à un moment précis (le matin), parfois il est limité dans le choix des armes (pas d'arme à feu et en général pas d'arme mortelle).

Au XVII<sup>e</sup> siècle, le soldat était exempté de la juridiction civile et ne répondait de ses crimes qu'au tribunal militaire. Le procès normal se tenait en audience publique et était organisé selon le modèle du tribunal avec jury, le tout en veillant à ce que les jurés soient de rang égal ou supérieur à celui de l'accusé. Le présidium était formé par le maréchal de camp, qui supervisait la répartition du butin, et par deux anciens guerriers expérimentés — le prévôt et le vieux guerrier. En plus de ce tribunal organisé, pendant les premières périodes d'existence des bandes de mercenaires, une forme démocratique de justice de camp prospérait, ressemblant à la justice de Lynch ; ce "tribunal de la longue lance" ou "tribunal du soldat ordinaire" ne pouvait se tenir qu'avec l'autorisation du commandant du régiment ; avec la transition vers des armées permanentes, cette forme de justice de camp a disparu.



Les officiers de l'infanterie de mercenaires étaient ses chefs et combattants d'avant-garde, mais en aucun cas les enseignants et éducateurs de leurs soldats. Aucun article n'imposait au soldat mercenaire l'obligation de participer à des exercices militaires. Les capitaines de mercenaires avaient des origines sociales extrêmement diverses. L'un des premiers et des plus populaires chefs de lansquenets était le cordonnier Martin Schwartz de Nuremberg, qui fut ensuite honoré pour sa bravoure à la chevalerie. Monluc, un Gascon, lui-même ayant fait carrière depuis simple archer jusqu'au grade de maréchal de France et ayant participé à de nombreuses guerres de France au XVI<sup>e</sup> siècle, écrit dans ses commentaires qu'il pourrait donner de nombreux exemples de Français attirés dans l'armée qu'il créait, à partir du rang de porte-étendard. Au départ, le titre de maréchal désignait la personne dans le régiment responsable de l'écurie, des chevaux, des selles et de l'attelage. des origines modestes, qui grâce à leur carrière militaire, atteignirent des grades élevés. Brant donne l'exemple de quatre capitaines qui commencèrent leur vie en tant que domestiques. En les regardant, personne n'aurait dit qu'ils avaient été un jour serviteurs. Il s'agissait de capitaines jouissant d'une réputation exceptionnelle dans l'armée, en particulier le capitaine Polin, qui avait commencé comme garçon de service d'un sous-officier, ne cachait pas ses origines et considérait même comme un mérite particulier le fait que tous ses succès étaient dus uniquement à lui-même.

L'autorité des chefs dans les régiments de soldats engagés souffrait considérablement du fait que les soldats savaient que le colonel affichait une bien plus grande solde de soldats qu'elle n'était réellement, afin de s'approprier la solde des morts. Très souvent, sur le papier, les unités des troupes engagées étaient deux fois plus nombreuses qu'en réalité. En cas de revue, pour compléter l'effectif du régiment, on alignait des volontaires improvisés, des mercenaires temporaires, souvent des domestiques, parfois des femmes déguisées. Les coutumes de l'époque ne permettaient pas, en cas de découverte d'une telle fraude, d'imputer la faute aux véritables coupables — le colonel et le capitaine, mais le règlement exigeait que le statisticien ayant représenté le soldat se fasse couper le nez, afin qu'il ne puisse plus continuer à travailler comme complice.

L'approvisionnement en armes, en uniformes et en nourriture reposait entièrement sur le soldat, qui devait vivre avec le salaire qu'il recevait. En cas de maladie ou de blessure, le mercenaire ne pouvait pas compter sur une aide médicale. Pour s'assurer des soins en cas de blessure, pour qu'il y ait quelqu'un pour s'occuper de la préparation des repas et de l'acquisition de la nourriture, le mercenaire avait habituellement une femme.

Derrière la partie mercenaire, un nombre énorme de femmes suivait la campagne, certaines avec un lourd fardeau de vivres et de linge nécessaire à la marche. Beaucoup de femmes étaient accompagnées de leurs enfants. Pour 6 à 10 mercenaires, selon les conditions convenues, une charrette était prévue. Ainsi se créait un énorme arrière-garde, mais totalement désorganisé.

La démobilisation des troupes mercenaires a été accompagnée de lourdes préoccupations, tant pour les autorités que pour la population. Chez Valgausen, dont le travail „*Kriegskunst zu Fuss*“ a été traduit en premier manuel russe, on trouve un récit dramatique sur le règlement des comptes avec la hiérarchie, les invitations au duel, les pillages et les coups. Valgausen estime qu'il aurait été beaucoup plus judicieux de ne pas dissoudre du tout les régiments à la conclusion de la paix. Mais cette exigence, exprimée dans la deuxième décennie du XVII<sup>e</sup> siècle, a devancé de cinquante ans le développement historique — l'appareil d'État n'était pas encore suffisamment consolidé, le système fiscal n'était pas assez productif.

Les démobilisés erraient par groupes et vivaient de manière précaire, jusqu'à ce qu'une occasion se présente de se réengager à des conditions avantageuses. Au début de la guerre de Trente Ans, le prince électeur de Brandebourg, George-Guillaume, publia même un édit particulier fixant le montant de l'aumône obligatoire que chaque paysan devait donner au démobilisé.

**Infanterie espagnole.** Un type très marquant d'infanterie mercenaire était l'infanterie espagnole du XVI<sup>e</sup> siècle. Dans la lutte acharnée pour expulser les musulmans de la péninsule ibérique, le caractère des Espagnols s'est forgé, imprégné de fanatisme catholique et de fierté nationale. Les colonies américaines, qui envoyaient en Espagne des cargaisons d'argent, permettaient de maintenir en permanence des garnisons assez importantes dans les possessions espagnoles d'Italie et des Pays-Bas. Si l'infanterie espagnole recrutait sur place des aventuriers de toutes les nations, en Espagne même elle avait le monopole du recrutement, et les unités d'infanterie comptaient un effectif significatif d'Espagnols. Beaucoup de pauvres nobles, les « *hidalgos* », remplissaient les rangs de l'infanterie espagnole, et ce noyau stable, porteur d'un certain enthousiasme et voyant sa mission sacrée dans la lutte contre la Réforme et la protection de l'Église catholique, donnait à l'infanterie espagnole un avantage sur la troupe sans idées que représentait l'infanterie des autres pays ; l'infanterie espagnole était plus patiente face aux épreuves au cours de la marche et au retard du paiement des soldes, elle était plus facile à gérer et comprenait de nombreux anciens vétérans. Ces prédispositions ont été immédiatement prises en compte dans la tactique par une pléiade de généraux espagnols talentueux du XVI<sup>e</sup> siècle. Au lieu de diviser l'armée en trois parties — de lourds carrés de 8 à 9 mille hommes selon la tactique suisse du XV<sup>e</sup> siècle — l'infanterie espagnole commença à se former en *tercios*, de 2 à 3 mille hommes chacun. Le *tercio* constituait une unité tactique, précurseur du futur bataillon. L'unité administrative était la brigade, composée de trois *tercios*. Le feu d'artillerie se faisait déjà sentir sur les champs de bataille. Le *tercio* présentait deux fois moins de rangs par rapport aux carrés suisses de 80 rangs, il manœuvrait plus facilement, subissait moins les tirs ennemis, conservait une masse suffisante pour lancer un assaut à l'arme blanche et, surtout, permettait de développer beaucoup plus le tir de l'infanterie. Les *tercios* se déployaient en plusieurs lignes — parfois trois — avec des intervalles significatifs, en ordre d'échelon, et un grand nombre de tireurs pouvaient, en cas d'attaque ennemie, se mettre facilement à l'abri dans les intervalles et derrière les *tercios*.

Le dernier point était très important, car au XVI<sup>e</sup> siècle, les arquebusiers, qui au départ n'étaient qu'un appendice insignifiant de l'infanterie principale — les piquiers armés de la « lance », la pique — augmentaient en nombre chaque année. Cette augmentation des arquebusiers s'expliquait non pas tant par le désir des hauts dirigeants de l'armée, mais par l'état du marché du recrutement. La guerre ne consiste pas uniquement en de grandes batailles ; le piquier avait un rôle spécifique uniquement dans les grandes combats, tandis que l'arquebusier remplissait mieux le service quotidien, trouvant un usage plus large dans la garde, les reconnaissances, les escarmouches, les sièges et la défense des villes. L'activité variée de l'arquebusier plaisait davantage au soldat que l'armement lourd, le casque et la cuirasse du piquier. En vain, des écrivains éminents comme Delà Nu conseillaient de lutter contre les tendances de la masse des soldats en payant les piquiers un double salaire comparé aux arquebusiers : la tactique considérait la charge concentrée des piquiers dans la bataille comme infiniment plus importante que le tir des arquebusiers, mais la vie se déroulait autrement : le maréchal Montluc porta attention au fait que le soldat préférait tirer que se lancer dans le corps à corps. Si au début du XVI<sup>e</sup> siècle les arquebusiers représentaient 10 % de l'infanterie, en 1526 ils étaient déjà plus de 12 %, en 1546 — 33 %, en 1570 — 50 %, et en 1588 — 60 %.

**Caracole.** Dans l'Antiquité, l'action des archers se déroulait seulement en formation dispersée. Au Moyen Âge, les archers anglais n'apparaissent plus individuellement, mais en masse. Au XVI<sup>e</sup> siècle, avec l'augmentation du nombre de mousquetaires, ils commencent également à agir en formations serrées. Le duc d'Albe, en plus des 20 % d'archers dans les compagnies composant le *tercio*, formait déjà pour chaque *tercio* deux compagnies particulières de mousquetaires.

Déjà au tout début du XVI<sup>e</sup> siècle, se formait le mode d'action au combat de ces unités de mousquetaires serrées, disposées approximativement en 10 rangs de profondeur. Le premier rang tirait une volée, puis, en se séparant à gauche et à droite, se déplaçait derrière le dernier rang pour recharger les fusils. Sa place était prise par le deuxième rang, qui tirait une volée et répétait la manœuvre du premier rang. Lorsque tous les rangs avaient ainsi tiré un coup, le premier rang avait déjà eu le temps de se préparer pour le deuxième tir, et ainsi, malgré la lenteur du rechargement, l'unité de mousquetaires maintenait un feu continu. Lors des offensives, on utilisait parfois un ordre inverse, c'est-à-dire que le premier rang avançait, tirait et restait sur place, tandis que le deuxième rang arrivait par ses flancs, se mettait devant lui, tirait, et ainsi de suite. Cette méthode de tir s'appelait « caracole », mouvement de l'escargot. La première expérience du caracole eut lieu en 1515 lors d'un tir derrière un obstacle sur une colonne d'attaquants suisses. Au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle, les Espagnols le démontraient lors des escarmouches. Il resta en usage en Europe occidentale jusqu'au milieu de la guerre de Trente Ans, et en Russie il fut encore prescrit par le règlement de 1647. Les praticiens remarquent que, en l'absence d'obstacles en avant, lorsque les mousquetaires risquaient une attaque furieuse de l'ennemi, les rangs arrière s'agitaient, ne semblaient pas attendre que le front devant eux se dégage et que leur tour arrive, et tiraient en l'air, au-dessus de la tête des premiers rangs. Mais, dans l'histoire de l'art militaire, le caracole a joué un rôle important, car il nécessitait préparation, répétitions, exercices; pour le caracole, il fallait rassembler de nombreux mousquetaires, et l'infanterie commençait à se discipliner quelque peu.

**La bataille de Ravenne.** Pour l'époque des armées de mercenaires, la bataille de Ravenne, les 11 et 12 avril 1512, est représentative. La France était en guerre contre Venise, l'Espagne et le pape. L'armée française, sous le commandement du talentueux Gaston de Foix, neveu du roi, âgé de 23 ans, comptait 23 000 hommes et 50 pièces d'artillerie. L'armée comprenait un contingent de *Landsknechts*, 6 000 hommes, sous le commandement de Jacques d'Emse. L'artillerie était très puissante car le duc d'Este d'Alphonse de Ferrare s'était joint aux Français; il possédait dans son arsenal une partie importante du matériel, était lui-même passionné par l'artillerie et disposait d'un personnel d'artilleurs qualifié. L'armée de la ligue, sous le commandement du gouverneur espagnol à Naples, Cardona, ne comptait que 16 000 hommes avec 24 pièces d'artillerie. Dans un avenir proche, le rapport de force allait changer radicalement : l'Angleterre et le Saint-Empire romain germanique devaient rejoindre la ligue contre la France; un ordre avait déjà été envoyé aux *Landsknechts* de se séparer de l'armée française, et jusqu'à 18 000 Suisses, mercenaires du pape, devaient s'ajouter à l'armée hispano-vénitienne, retournant ensuite dans leur pays pour l'hiver. Dans ces conditions, le commandement français cherchait à résoudre le conflit le plus rapidement possible, tandis que les Espagnols attendaient, évitant un combat décisif.

La base de l'armée française en Lombardie était constituée par les possessions milanaises. Gaston de Foix décida de forcer l'ennemi à un combat par une opération en direction de Rome. La première étape consistait à prendre possession de la ville de Ravenne. Cardona avait considérablement renforcé la garnison de Ravenne, et bien que l'artillerie française eut immédiatement percé une brèche dans la faible muraille médiévale de la ville, le premier assaut des Français fut repoussé par la garnison espagnole. Cependant, laissée à elle-même, la ville de Ravenne aurait inévitablement été prise par les Français dans les jours suivants. Sur le conseil de l'organisateur des troupes d'infanterie espagnoles, Pedro Navarro, soldat sans affiliation, Cardona descendit avec son armée d'une position fortifiée sur les contreforts des Apennins et commença à se retrancher sur la rive sud du fleuve Ronco ; l'obstacle formé par la rivière donna aux Espagnols un gain de temps pour se renforcer. L'objectif de cette manœuvre était de couper l'approvisionnement de l'armée française, de créer une menace directe pour elle et de la détourner des actions vigoureuses contre Ravenne.

Le flanc gauche de la position espagnole était soutenu par la rivière Ronco, pas partout franchissable à gué et bordée de rives escarpées, tandis que le flanc droit était protégé par des prés humides et des marais. Devant le front avait été creusé un fossé profond avec un rempart, occupé par l'artillerie et les mousquetaires. Ce fossé, long de 20 brasses, n'atteignait pas la rivière.

Ensuite, sous forme d'obstacle, des charrettes à fronde furent placées ; c'était une invention de Pedro Navarra ; avec ces chariots de guerre, le front de l'infanterie espagnole, formée relativement peu en profondeur par rapport aux lansquenets, se protégeait rapidement de l'assaut tumultueux des colonnes profondes de l'ennemi. Juste à côté, se tenaient des chariots à arquebuses trop gros pour être tirés à la main. Le centre était formé par l'infanterie espagnole, déployée en première ligne, avec deux grandes colonnes d'infanterie italienne derrière et 400 piquiers d'élite en réserve. Entre l'infanterie et la rivière Ronco se trouvait la lourde cavalerie de Fabrizio Colonna, et sur le flanc droit la cavalerie légère de Pescara.

Le matin du 11 avril, le lendemain même de l'arrivée des Espagnols, Gaston de Foix mena son armée sur la rive gauche. Une disposition écrite fut donnée, répartissant toutes les unités de l'armée française entre l'avant-garde du duc de Ferrare, qui devait former l'aile droite, les forces principales (centre) et l'arrière-garde (aile gauche). Sur le pont à droite de Ronco, un détachement d'Yves d'Allègre de 400 hommes à cheval fut laissé.

Le passage des Français se faisait sur un pont, à une demi-verste des fortifications espagnoles. Cardona rejeta la proposition de Fabrizio Colonna de quitter les fortifications et d'attaquer les Français pendant qu'ils se préparaient au combat. L'ordre de bataille des Français était disposé de manière similaire à celui des Espagnols : l'infanterie au centre, la cavalerie lourde près de la rivière Ronco contre la cavalerie lourde espagnole, et la cavalerie légère sur le flanc sud plus ouvert.

Gaston de Foix ordonna à l'armée française de s'approcher à portée de tir des Espagnols puis de s'arrêter. Une artillerie nombreuse prit position et commença, pour la première fois dans l'histoire mondiale, une préparation d'artillerie. Les pièces espagnoles répondaient et au début plutôt avec succès, grâce aux avantages du commandement et à leur disposition préalable. Mais le duc de Ferrare, remarquant le désavantage de la position frontale de l'artillerie française, retira une partie des canons et changea leur position, les plaçant sur une colline, d'où les pièces commencèrent à frapper le front espagnol en tir oblique. Les troupes commencèrent à subir des pertes assez importantes en raison des formations massives et profondes. Pedro Navarro ordonna à son infanterie de se coucher et d'attendre ainsi le combat d'artillerie. Mais la cavalerie espagnole se trouva dans une position insoutenable. Reculer sous le feu de deux à trois cents pas, abandonner sa place dans l'ordre de bataille, était inacceptable pour les chevaliers espagnols. Fabrizio Colonna proposa à Navarro de passer à une offensive générale sur tout le front, mais Navarro, voulant exploiter pleinement la force des fortifications établies, refusa. La cavalerie des deux ailes ne tint pas et avança.

La lourde cavalerie espagnole se déploya lentement à travers un intervalle de 20 toises entre le fossé et la rivière, subissant des pertes dues au feu d'artillerie, engagea le combat avec les chevaliers français et, submergée par la supériorité des forces, attaquée sur le flanc par une unité de réserve commandée par Yves d'Allègre, fut repoussée en arrière et s'enfuit du champ de bataille. Le même sort frappa la cavalerie légère espagnole.

L'infanterie française et les lansquenets au centre étaient également massés sous le feu de l'artillerie, et lorsque la bataille de la cavalerie sur les ailes commença à tourner à l'avantage des Français, le centre d'infanterie passa à l'attaque. Depuis le parapet, il fut accueilli de près par les piques des mousquetaires espagnols, et lorsque l'infanterie assaillante, désorganisée en franchissant le fossé, commença à escalader le parapet et à s'infiltrer à travers les rangs de chariots, Navarra lança toute l'infanterie — Espagnols et

Italiens — du centre dans une contre-attaque. Les bandes picardes et gasconnes ne résistèrent pas à la contre-attaque furieuse et se retirèrent, mais les lansquenets défendaient obstinément, subissant de lourdes pertes, car les Espagnols utilisaient habilement dans le chaos parmi les chariots et les fortifications les armes courtes — épées et poignards. Le chef des lansquenets Jacob d'Ems fut tué. Mais la situation générale sur le champ de bataille était extrêmement défavorable pour le centre d'infanterie espagnol. La cavalerie l'encerclait de tous côtés. L'infanterie italienne s'enfuit et se dispersa. Les Picards et les Gascons revinrent et attaquèrent de nouveau les Espagnols. Pedro Navarre fut capturé. Les Espagnols commencèrent à se rendre, mais ils percèrent les rangs serrés et passèrent par la digue le long de la rivière. Gaston de Foix, tentant avec un détachement de chevaliers français de forcer la dernière unité ennemie à déposer les armes, reçut 14 blessures et fut tué d'un coup de hallebarde. Trois mille fantassins espagnols, franchissant tous les obstacles, se retirèrent en bon ordre. Près de la moitié de l'armée hispano-italienne — 7 000 hommes — resta sur le champ de bataille, tués ou blessés. Les pertes de l'armée française sont d'environ 3 000 hommes, principalement des lansquenets. Chez les Français, le chef militaire remarquable Gaston de Foix et le chef des lansquenets Jacob d'Ems furent tués ; du côté espagnol, furent faits prisonniers Navarre, Colonna et Pescara. Le lieutenant Cardona s'enfuit.

Dans l'art militaire, la bataille de Ravenne représente une étape majeure. L'attaquant ne se jette pas immédiatement en avant, mais divise le combat en préparation et en décision. Pour la première fois, l'artillerie mène un véritable feu de combat sur le champ de bataille. La bataille s'étend dans le temps. La gestion est très caractéristique : les chefs combattaient en première ligne, donnant l'exemple à leurs troupes ; les pertes étaient énormes. Avant le combat, Gaston de Foix a donné un ordre écrit, déterminant avec précision l'ordre de bataille.

**Stratégie des objectifs limités.** D'un point de vue stratégique, cette bataille extrêmement sanglante n'avait aucune importance : après la victoire, les lansquenets quittèrent l'armée française, l'ennemi se renforça grâce aux Suisses, et les Français vainqueurs durent quitter le théâtre italien. Ce résultat stratégique extrêmement limité des batailles des XVI<sup>e</sup>, XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles représente un phénomène commun à l'époque ; la poursuite est impossible, les armées sont trop faibles pour de vastes conquêtes et doivent se contenter d'objectifs stratégiques modestes ; l'adversaire vaincu a la possibilité de renouveler ses forces. C'est ce qui explique pourquoi les commandants militaires des débuts des nouveaux siècles étaient si réticents à livrer bataille et préféraient réussir par la manœuvre, obligeant l'ennemi, par de simples menaces, à abandonner des territoires disputés.

Au fur et à mesure que l'art de transformer des guerriers non qualifiés en unités tactiques pleinement capables de combattre se développait, les armées ont commencé à croître. Simultanément, l'importance de la technologie, qui s'était remarquablement illustrée à Ravenne en 1512, augmentait également. L'entretien de grandes armées devenait de plus en plus coûteux et, malgré la puissance financière croissante des États européens, était constamment à la limite de la solvabilité de l'État. Les armées de mercenaires subissaient des pertes nettement plus importantes dues à la désertion à cause du non-paiement des soldes et du manque de perspectives de butin, que des blessures ou des morts au combat. On comptait sur la désorganisation de l'armée ennemie : nous devrions avoir les ressources pour payer nos soldats plus longtemps que l'ennemi. En entravant le bon approvisionnement de l'ennemi, en repoussant celui-ci dans un pays dévasté et en gênant l'acheminement des vivres vers son camp, le commandant des nouveaux siècles cherchait à atteindre l'objectif final — contraindre l'ennemi à se conformer à ses exigences. Dans le cadre de cette stratégie, l'affaiblissement progressif définit la plupart des campagnes jusqu'à la période napoléonienne de l'histoire moderne. Le commandant habile prenait le risque d'affronter le combat seulement dans des conditions particulièrement favorables ou lorsqu'il n'avait pas d'autre choix. Machiavel, qui a exprimé cette idée, développait les principes fondamentaux de la stratégie de l'épuisement en affirmant qu'il vaut mieux vaincre par la faim que par le fer ; la victoire au combat dépend

davantage de la chance que du courage. Machiavel remarquait que les Romains poursuivaient l'ennemi uniquement avec la cavalerie et les troupes légèrement armées (ceci est incorrect pour Pharsale), car la poursuite de l'ennemi sans réorganiser préalablement l'armée risquait de renverser le succès obtenu. En effet, les armées de mercenaires n'étaient pas adaptées à des poursuites vigoureuses.